CRITIQUE, opéra. MILAN, Teatro alla Scala, le 8 novembre 2026. GOUNOD : Faust. V. Grigolo, M. Rebeka, A. Esposito, E. Petti… Johannes ERATH / Daniele RUSTIONI

La saison du *Teatro alla Scala* s'est achevée sur une nouvelle production de *Faust* de Charles Gounod – signée par l'iconoclaste régisseur allemand Johannes Erath – avec une distribution de premier plan. Le résultat est un spectacle qui ne laisse personne indifférent. Porté par une direction musicale impériale et une distribution dominée par des figures exceptionnelles, il souffre néanmoins d'un déséquilibre en son centre : le Faust de Vittorio Grigolo.

Mais il est difficile de commencer notre recension autrement que par celle qui a littéralement subjugué la salle… **Marina Rebeka** ! Elle incarne une Marguerite comme on n'en entend que trop rarement. Sa prestation est un modèle de raffinement et de luxe dans la ligne de chant. Le timbre est capiteux, gorgé d'harmoniques, et se déploie avec une souplesse qui donne l'impression d'un rêve éveillé. Elle ne se contente pas de bien chanter – elle phrase, elle colore, elle accentue avec une intelligence dramatique qui fait d'elle, sans conteste,

l’une des plus belles Marguerites de ces dernières années. De son côté, **Alex Esposito** livre un Méphistophélès exemplaire. Sur le plan scénique, c’est un acteur d’une présence magnétique, tour à tour dompteur, pape, chirurgien ou diable, dominant le plateau de sa haute stature. Vocalement, la voix est charnue, incisive, et il confère au personnage une épaisseur et une ironie réjouissantes. Il est, sans surprise, l’un des artistes les plus applaudis de la soirée.



Le contraste avec **Vittorio Grigolo** n’en est que plus douloureux. Le ténor italien, attendu au tournant dans un rôle-titre qui exige autant de style que de puissance, déçoit. Sa prononciation du français demeure perfectible alors qu’il chante le rôle depuis assez longtemps maintenant, et certains aigus sont obtenus à l’arrachée, donnant parfois l’impression d’un combat plutôt que d’une ligne vocale naturelle. Surtout, on regrette l’absence totale de recours à la voix mixte : Grigolo privilégie systématiquement la nuance *forte*, ce qui épuise l’oreille et prive le personnage de ses couleurs plus

introspectives. En somme, plus que Faust, il incarne surtout… lui-même, c'est-à-dire un tempérament certes généreux mais qui ne sert pas toujours le personnage. Ses bras tendus au moment des saluts n'ont d'ailleurs reçu en retour que des applaudissements polis, là où Rebeka et Esposito déclenchaient de bruyantes ovations (amplement méritées).

La mention de **Ernesto Petti** dans le rôle de Valentin mérite d'être nuancée. La voix est indéniablement impressionnante, avec un matériau noble et une autorité certaine. Pourtant, elle semble peu adaptée à la tessiture et à l'esprit du rôle, qui requiert une noblesse dans le phrasé plus lyrique que démonstrative. Cela reste une prestation honorable, mais qui ne trouve pas totalement sa place dans l'équilibre de la soirée. La mezzo-soprano **Marcela Rahal** (Siebel) a livré une interprétation aboutie du jeune homme amoureux de Marguerite, se distinguant notamment dans l'air « *Si le bonheur à sourire t'invite* », généralement coupé. **Hyeonsol Park** (Dame Marthe) a elle aussi convaincu dans le rôle de voisine et confidente de Marguerite, tandis que **Xhieldo Hyseni** (Wagner) complétait dignement cette distribution.



La grande curiosité de cette production était la signature de **Johannes Erath**, nouvelle coqueluche des grandes maisons européennes (il mettait en scène *Un Ballo in maschera* au *National Theater* de Munich au même moment). Le régisseur allemand, ancien violoniste, connaît intimement la musique, et cela se sent. Il situe l'action dans un cirque ou selon un théâtre-dans-le-théâtre, un univers visuel foisonnant où les opposés se côtoient : Eros et Thanatos, le Ciel et l'Enfer, l'Innocence et la Culpabilité. L'idée la plus marquante – mais aussi la plus discutable – est la transformation de Valentin en Pierrot, avec une larme sur le visage et tenant systématiquement un ballon au bout d'une ficelle. Marguerite, quant à elle, apparaît comme une Colombine dans un tutu et tenant sans arrêt non plus une ombrelle blanche, plus consciente de son charme qu'il n'y paraît. Cette relecture a le mérite de la cohérence : Erath révèle la « fausseté » fondamentale de l'opéra de Gounod, ce faux Goethe, ce faux mysticisme, cette fausse idée de *grand opéra* qui emprunte autant à l'opéra-comique qu'au grand spectacle. Pourtant, tout n'est pas limpide. De nombreux moments restent hermétiques, et

l’on sent parfois le public désorienté, ne sachant trop comment recevoir ce déluge d’idées scéniques. Certains tableaux, notamment dans les actes intimes, peinent à trouver la tension dramatique nécessaire, comme si la spectacularisation permanente finissait par nuire à l’émotion. La direction d’acteur, en revanche, est d’une précision rare, avec une circulation constante de personnages, de doubles et de figurants qui donne au spectacle une énergie folle.



Si la scène divise, la fosse et le chœur, eux, font l’unanimité. **Daniele Rustioni**, pour ses débuts à la tête de l’**Orchestre du teatro alla Scala** dans une production lyrique, signe une prestation impériale. Sa connaissance du répertoire français – acquise notamment à l’Opéra national de Lyon – lui permet de restituer toute la subtilité du lyrisme de Gounod, son intimisme et sa tendresse, sans jamais perdre le fil de la tension dramatique. La phalange milanaise se montre souveraine, avec une transparence des plans sonores et une

palette chromatique extraordinaire, capable de passer de la légèreté des valses à la solennité lugubre de la scène de l'église ou de la prison. De son côté, le **Chœur du teatro alla Scala**, magnifiquement préparé par **Alberto Malazz**i, n'est pas en reste. Il brille par sa cohésion, sa puissance et sa capacité à se fondre dans le drame, que ce soit dans les scènes de foule ou dans les passages plus intimes. Lui aussi mérite amplement les éloges qui lui sont décernés à l'issue de le représentation !

CRITIQUE, opéra. MILAN, Teatro alla Scala, le 8 novembre 2026. GOUNOD : Faust. V. Grigolo, M. Rebeka, A. Esposito, E. Petti… Johannes ERATH / Daniele RUSTIONI. Crédit photo (c) Brescia e Amisano